



BANON ET LE CALADAIRE

A l'extrémité de la crête du Graou de Bane, Banon émerge du paysage comme la proue d'un bateau.

Banon est un village cher à mon cœur que j'ai découvert en 1957. Lors de mes études à l'ENSG (Ecole Nationale des Sciences Géographiques) qui formait les techniciens et ingénieurs de l'I.G.N. nous faisons chaque année quatre mois d'applications pratiques sur le terrain dans le « Haut pays » de Giono, à Banon en particulier. Dans cette Provence rude et magnifique, je découvrais un métier que j'allais aimer. Plus tard, après avoir acquis quelque expérience dans la pratique de ce métier, je revins à plusieurs reprises à Banon comme instructeur, appréciant à chaque fois les sortilèges du « Haut Pays »..



Juste à côté du bureau IGN, la belle porte qui défendait l'entrée du vieux village.

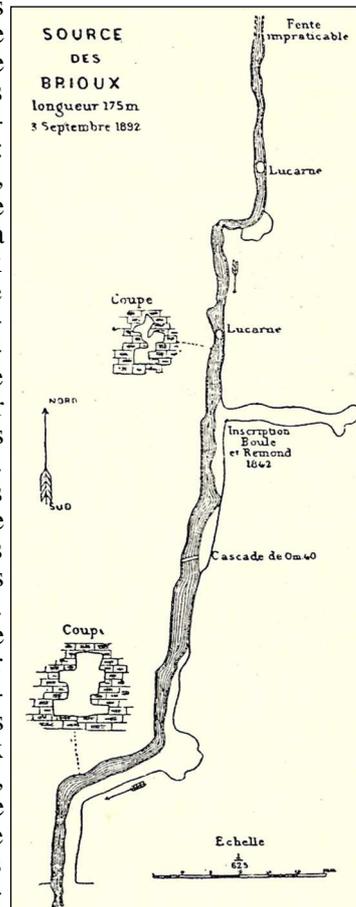


Je narre cette blague estudiantine perpétrée en juillet 1957. Aujourd'hui, il n'y a plus de fanfare des beaux-arts, ni de chansons et chahuts de carabins. Nous entrons dans un monde formaté, procédurier, où paradoxalement les violences sont plus grandes. Cette blague n'aurait plus le même impact et entraînerait d'importantes poursuites judiciaires. Triste époque où on légifère tout...O tempora ! ô mores!

Aujourd'hui on l'a peinte en vert

La lecture de "La France ignorée" de Martel, m'avait appris qu'à peu de distance de Banon s'ouvrait la petite rivière souterraine des Brioux, longue de deux centaines de mètres. Evidemment, je ne tardais pas à lui rendre visite. Cependant, alimentant la commune de Banon en eau, l'orifice de la galerie avait été fermé par une solide porte en fer.

Mais, en furetant dans la colline, je trouvais non loin un petit boyau, d'accès libre qui permettait après une reptation pas trop longue de rejoindre le ruisseau souterrain. Je pus ainsi l'explorer sans difficulté. Cela me donna une idée pendable : au Clan Eole, à Toulon, nous avons récupéré de la fluorescéine qui, à l'arsenal, servait aux essais des torpilles. Une semaine après, je revenais à Banon avec cinquante grammes de ce produit, de quoi colorer deux-mille mètres cubes d'une manière visible. J'avais mis tous mes amis au courant et une nuit, j'allais vider ces cinquante grammes dans le ruisseau des Brioux. Le lendemain, bien que nous levant tôt pour aller sur le terrain, nous entendions des rumeurs dans la rue. Quant aux robinets de nos lavabos, ils laissaient couler une eau d'un vert vif. Tout le village était en émoi, les ménagères allaient cher-



cher l'eau avec leur broc, à une source située à un kilomètre du village, comme au "bon vieux temps". Seul le patron du bar, qui n'avait plus à mettre de menthe



Ruisseau coloré en vert après injection de fluorescéine dans un aven en vue de l'étude d'une circulation d'eau.

dans le pastis pour faire les perroquets, gardait son calme.

Le pharmacien du village, qui n'appréciait pas nos chahuts estudiantins et débordements, porta plainte à la préfecture. Aussi, l'après-midi, alors que nous étions au bureau en train de faire nos calculs, deux gendarmes entrèrent sans aménité dans notre salle. Heureusement, nous avions avec nous un capitaine de gendarmerie, le capitaine Héraud qui faisait un stage de spécialisation. Le capitaine était habillé comme nous, en short et en chemisette. Aussi, quand il se leva pour aller voir les représentants de la loi, il se fit apostropher peu aimablement. Il sortit alors sa carte d'officier devant les gendarmes ahuris qui se figèrent aussitôt au garde-à-vous en balbutiant des excuses maladroites. L'affaire s'arrangea, nous allâmes trouver le maire, lui avouant que cette farce estudiantine venait bien de nous et après un appel de "participation obliga-

toire", nous versâmes une somme non négligeable aux œuvres de la commune pour nous faire pardonner.

Après le travail, nous étions en train de jouer aux boules sur la place du village, quand un couple de vacanciers arriva. L'essor économique de la France ne s'était pas encore amorcé, aussi, pas encore assez riches pour se payer une voiture, ils voyageaient en "Solex". Le soleil tapait fort, ils descendirent anéantis de leur monture qu'ils appuyèrent contre un platane. Saisissant une gourde qui pendait à sa selle, le mari intima sans réplique à son épouse : "tiens, va chercher de l'eau".

Comme tous les villages de Provence, Banon avait un beau bassin avec une belle fontaine. Les effets de notre fluorescéine ne s'étaient pas encore dissipés et au soleil, l'eau coulait avec un beau vert lumineux. La dame revint alors en courant vers son mari : "Chéri, viens voir, viens voir!". Interloqué, le vacancier s'adressa alors à un vieux, assis sur un banc voisin, le menton appuyé à sa canne. "L'eau est toujours comme ça, ici?". Le vieux eut alors une réponse que n'eut pas désavouée Pagnol : "Oh, non. Aujourd'hui, on l'a peinte en vert".....Pendant vingt ans, chaque fois que je suis revenu à Banon, cette histoire m'a poursuivi. J'étais celui qui avait *peint l'eau en vert*. Le temps a passé sur les mémoires et cinquante-sept ans après, à part les gens de mon âge, qui s'en souvient?



Tous les vieux villages de la Provence ont une fontaine comme celle-là. Imaginez-là pleine d'un liquide vert resplendissant, avivé par le soleil!

LE GOUFFRE DU CALADAÏRE

Pour les spéléologues Banon est associé au Gouffre du Caladaïre. Pourtant, ce gouffre se situe dans la commune voisine de Montsalier, près de la ferme de l'Obeuf, mais on y accède à partir de Banon

La jalousie est un vilain défaut

Caladaïre signifie cantonnier en Provence, plus exactement celui qui entretenait les calades, rues pavées des villages. Au cours des premières explorations, en 1946, les spéléologues d'Apt qui descendirent le puits d'entrée découvrirent un cadavre. Après enquête de la gendarmerie, on sut qu'une cinquantaine d'années auparavant, un cantonnier de Banon avait disparu, or le cadavre portait des chaussures de cantonnier. On supposa qu'il fut précipité dans le gouffre

par un mari dont il avait séduit l'épouse ! La jalousie est un vilain défaut, bien sûr, mais surtout pour celui qui en subit les conséquences...

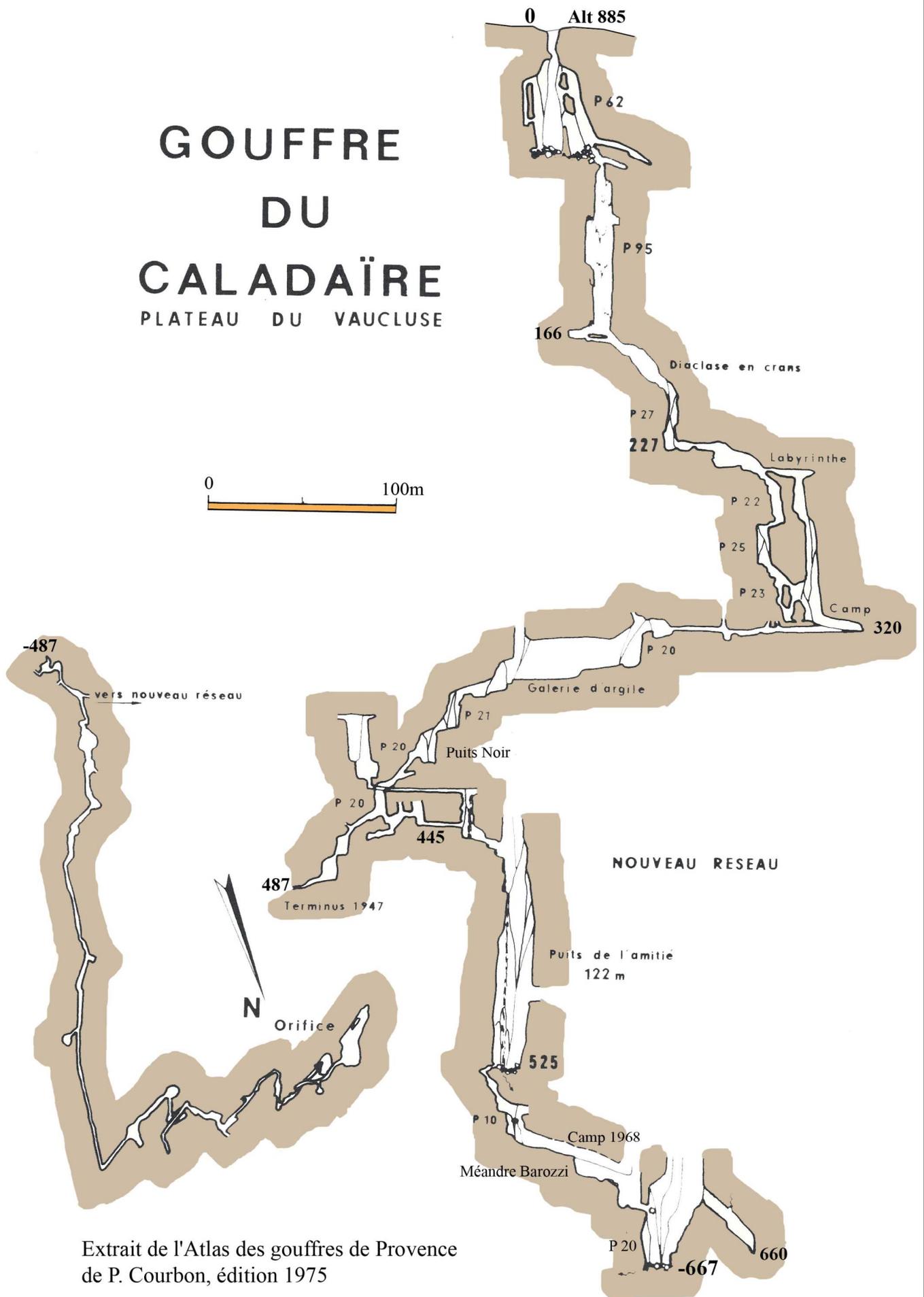
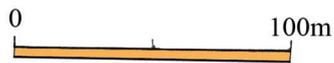
Une exploration arrosée (6-7 septembre 1969)

En 1957-58, lors de mes stages à Banon, faute de matériel, je ne pus explorer le Caladaïre, ce que je fis en partie en 1965, car je possédais alors plus de 200 m d'échelles. L'occasion d'aller au fond allait se présenter plus tard.

Moins d'un mois après l'exploration du Chourum des Aiguilles (Dévoluy) jusqu'au siphon terminal (-680), le quatuor toulonnais composé de Michel Lopez, Gérard Dou, Alain Mattéoli, Paul Courbon se retrouvait au gouffre du Caladaïre. S'étaient joints à nous

GOUFFRE DU CALADAÏRE

PLATEAU DU VAUCLUSE



Extrait de l'Atlas des gouffres de Provence
de P. Courbon, édition 1975

René Maurer et Daniel Martinez, jeune débutant de 18 ans, mais très prometteur. Pour moi, c'était une revanche, car en 1955, je n'avais pu participer au camp national des Eclaireurs de France dans ce gouffre. C'était une triste époque où il y avait une session de rattrapage pour le bac. S'ils avaient plus de 8 de moyenne, les candidats qui avaient échoué en juillet pouvaient se représenter fin septembre. J'en faisais partie et mes parents m'avaient condamné à des vacances studieuses!

Nous campions au bord du gouffre et, ce 6 septembre 1969, choisi pour l'exploration, je m'étais levé plus tôt que mes coéquipiers pour aller faire une visite au village de Banon, synonyme de nombreux souvenirs et où j'étais connu comme le loup blanc. Entre 1965 et 1968, j'y avais encadré des stages d'été de l'IGN et surtout, j'étais celui qui onze ans auparavant avait "peint l'eau du village en vert". Je ne tardais pas à tomber dans une embuscade : le coup du facteur, le coup du percepteur, le coup du boulanger, le coup du bistrotier et j'en passe..... Au bout d'une dizaine de "mominettes" de pastis, je m'apercevais qu'il était vraiment temps de repartir. Heureuse époque où n'existait pas encore le triste adage "Boire ou conduire"!

J'arrivais à notre campement de fort joyeuse humeur. Il n'y avait plus que la compagne de l'un des équipiers. "Dépêche-toi Popaul, ils en ont eu marre de t'attendre, ils sont tous partis".

Je rassemblais tout mon matériel tant bien que mal et me mettais laborieusement en devoir de m'équiper. Je me déshabillais entièrement avant d'enfiler mes vêtements spéléo. "Ne lève pas la tête Ninette, je suis à poil"!

C'était sans compter sur l'éternel féminin, je venais à peine de finir ma phrase que "Ninette" avait abandonné la revue qu'elle lisait pour me détailler des pieds à la tête. Fort heureusement pour elle, nous n'étions ni à Gomorrhe, ni à Sodome et elle ne fut pas transformée en statue de sel comme la femme de Loth! Plus de trente ans après, elle se reconnaîtra si elle lit ces lignes.....

Comment bien cuver son pastis

Le Caladaire commence par un beau puits de 65 mètres. J'en démarrais la descente sans avoir allumé ma lampe acétylène. Je le ferai en bas du puits, pensais-je, dans mon esprit embrumé. Mais en bas, je m'apercevais que mon bec était aux trois quarts bouché et ma flamme n'était qu'un lumignon minuscule. Dans ma hâte, je n'avais pas pris ma petite boîte de dépannage, je n'avais donc, ni bec de rechange, ni débouche bec et évidemment, pas de lampe électrique de secours! Tant pis. Je me dirigeais à tâtons vers le puits suivant, un magnifique puits de 95 mètres, que j'avais descendu quatre ans plus tôt avec l'un de mes stagiaires IGN.

Après ce puits démarrait un infâme méandre. Pour une fois, j'appréciais ces étroitures car elles

avaient retardé mes compagnons lourdement chargés et je pus les rattraper au sommet du puits suivant, vers la cote -200. Après maints quolibets, je pus me dépanner grâce aux bacs de rechange et à la pince de l'un de mes coéquipiers, le brave Miguel.

A la cote -320, nous atteignons le camp de base des avignonnais. Ce camp de base avait été établi à l'époque encore récente des expéditions lourdes. Je crois qu'en 1955, un explorateur était resté 15 jours dans le gouffre, revendiquant le record de plus long séjour souterrain ; Siffre n'avait pas encore fait ses expériences hors du temps. Là, quatre ou cinq sièges de WC trônaient dans la galerie, témoignant d'une hygiène exceptionnelle. Ce camp était particulièrement sec et les premières expéditions devaient y descendre l'eau nécessaire à la boisson et aux lampes à carbure.

Plus loin, la galerie, coupée de plusieurs ressauts devenait vite infernale, envahie par une glaise abondante, visqueuse et collante. La remontée du matériel allait s'y révéler fort éprouvante. A la cote -450, nous abandonnions cette branche du gouffre pour explorer le nouveau réseau. Une escalade de sept mètres suivie d'un méandre nous permettait d'y accéder. Là, changement de décor : on débouchait dans une vaste fracture au plafond de laquelle dégoulinait une cascade. Merveilleuse cascade qui fait le délice du reste de l'exploration, arrosant en particulier, finement mais efficacement le beau puits de l'amitié, profond de 122 mètres.

J'étais le dernier à descendre dans ce puits dont le diamètre atteint par endroit 10 mètres. Ses parois d'une roche noire et très délitée changeaient de ce que nous avions vu précédemment. Au bout de 30 mètres, la corde frottait sur une arête rocheuse avant de pendre en plein vide sur plus de 90 mètres. Quand j'arrivais à cet endroit, je m'apercevais qu'elle était coupée aux trois-quarts! Celui qui était descendu avant moi ne s'était pas aperçu qu'elle avait été entamée par la roche et il avait eu beaucoup de chance. Je faisais un joli nœud pour éliminer cette coupure, changeais la corde de place et continuais ma descente en rappel l'esprit peu tranquille. C'est vers 1971 que s'est produit le premier accident mortel dû à une rupture de corde suite à un frottement contre la roche. Depuis, à l'aide des chevilles autoforantes *spits*, les spéléologues fractionnent systématiquement les puits pour éviter ce genre de frottement.

En bas, un réseau de diaclases étroites menait à un autre puits terminal d'une vingtaine de mètres. Dernières séquelles de mon ingestion non contrôlée de pastis, j'éprouvais dans ces passages étroits une sévère nausée! Nous ressortions du gouffre après une rude exploration de 18 heures, équipement compris et déséquipement jusqu'à -320.

Extrait de Chroniques souterraines, paru en 2003, Editions Abymes.